

nota bene par Emmanuel Pinto

le sourire de Jean Genet

« Il s'avéra que ce qu'il attendait de moi n'était pas un traité de paix, mais un pardon, pardon que je ne pus lui accorder et trouvai même une sorte de jubilation à lui refuser. Cela n'était pas de mon ressort, mais de celui de ce Dieu auquel il était porté à croire lorsque cela se gâtait. Cela se gâtait rudement pour lui : il se préparait à mourir »

Mes deux guerres, Moritz Thomsen

1. Une même danse, les mêmes mouvements des deux côtés. Les morts, bien qu'ennemis, ne peuvent s'empêcher de répéter les mêmes règles chorégraphiques enracinées en nous tous. Et parfois en un duo imposé, deux presque morts s'offrent comme en un miroir, ces mêmes signes précis. Les corps s'arrêtent devant un mur invisible, se recroquevillent autour du trou ouvert et leur sang (**voilà que la musique entre en jeu : ta ta ta ti ra ta ; ta ta ta ti ra ta...**) se déverse à flots rythmés. Les armes tombent de leurs mains en une même fraction de seconde à l'unisson de jumeaux, sans qu'ils s'en aperçoivent, ils ressentent une étrange fatigue, une langueur, leurs faces s'amollissent, se couvrent de stupeur, les vertèbres

s'enroulent autour du trou, ils tendent une main faible afin de toucher et de savoir : est-ce lui ? est-ce moi ? Leurs pieds trébuchent, non sur une pierre ou sur un repli de terrain mais sur eux-mêmes, maintenant ils sont à eux-mêmes l'obstacle. Comme lors de l'accouchement lorsqu'un corps, trop à l'étroit, se contracte pour se délivrer d'un autre corps, de même leurs âmes se libèrent de leurs corps souffrants dont il vaut mieux se séparer vite sous peine de demeurer imbriqués l'un dans l'autre pour l'éternité. En un *pouf* sifflant, en une dernière fuite d'air, il n'y en aura pas d'autre après cela ; une bribe de question traverse la phrase précédente, il n'y en aura plus d'autre ? Comme c'est étrange, est-ce possible ?... tandis que les yeux se ferment en un mouvement ressemblant beaucoup à ce lent roulement d'yeux au moment de l'orgasme, presque insoutenable, et en même temps berçant ; tendre et caressant. Les

paupières sont des volets qui tombent, un court-circuit, plus aucun ordre ne viendra leur commander de s'ouvrir, les deux âmes se

libèrent, abandonnent au corps le soin d'accomplir le dernier atterrissage (**et maintenant, le metteur en scène pose la main sur l'épaule de l'éclairagiste dont les doigts agrippent les boutons ; en une synchronisation parfaite, ils aspirent une bouffée d'air... «Maintenant», ordonne le metteur en scène et pendant tout le temps que s'échappe lentement l'air les lumières commencent à faiblir, les danseurs s'immobilisent en un ultime geste, les muscles sont douloureux, mais l'effet est parfait, «Rideau», murmure avec soulagement le metteur en**

scène et déjà il fouille sa poche pour y piocher ses cigarettes... «Rideau, rideau», s'empresse de lancer l'éclairagiste dans son casque micro, «voilà», répond l'assistant qui libère en le tirant, avec un plaisir nonchalant, à un rythme majestueux, le voile rouge. «Un, deux, trois, quatre, cinq...», comptent les danseurs qui se rangent en file à la hâte. Le silence revenu, les doublures replient le journal dans les loges et soupirent «Bravo»). À l'extérieur de la scène visible, les âmes effectuent leur révérence et s'enroulent les unes aux autres, accélèrent et planent loin là-haut, condamnées à exécuter encore et encore dans leur imagination éternelle cette même suite de mouvements singuliers sans savoir qui est qui.

2. Je me souviens du paquet vert de cigarettes, sa consistance molle, les jeux de saut de cigarettes, alors que les Chesterfield

brûlent mes doigts dans une poussée de nostalgie. Nous avons déjà fini de fumer les derniers paquets verts, le premier ou le deuxième jour de la guerre. Au cours des jours suivants quand leur manque pesait non seulement à nous mais autant aux officiers, ces derniers ont fermé les yeux devant nos larcins dans les boutiques aux vitrines brisées emportant des cigarettes américaines, Marlboro, Winston. Moi, attiré par les françaises, j'ai piqué quelques paquets de Gitanes (ou des Gauloises, je ne m'en souviens plus). Lorsqu'il n'y avait plus de cigarettes, l'arsenal des obus de 81 était vide, les camions de munitions et de vivres n'avaient pas réussi à

nous suivre alors que nous roulions comme des fous sur la route Beyrouth-Damas, on m'a donc ordonné ainsi qu'à deux camarades de faire marche arrière et de ramener autant de fruits vénéneux que possible dans notre véhicule blindé. Au retour, chargés jusqu'à la gueule — la route était vide, l'air frais, je ne savais pas alors que le calme pouvait annoncer le pire, je jouissais du parfum des cèdres, de cette balade que je ne méritais pas — deux avions de combat israéliens ont piqué vers nous et ont commencé à tirer. C'est nous qu'ils visaient ? Quelqu'un a-t-il repéré de loin un blindé isolé et nous a pris pour des ennemis ? Ou alors, non loin de nous, des **combattants palestiniens** (voir note III) se sont-ils faufilés derrière, et bien que nous étions là et susceptibles d'être touchés, quelqu'un a pensé que l'occasion était trop bonne pour épargner nos vies, le prix de nos vies valait bien cette attaque (peut-être, je m'autorise une pensée paranoïaque, ont-ils fait exprès de me choisir pour cette mission, peut-être que selon l'analyse des services de recrutement et mon profil militaire, l'ordinateur a-t-il sorti mon nom dans un bureau éloigné de l'état-major de Tel-Aviv comme le plus négligeable des soldats du front, le moins utile, bon à sacrifier ?). Je me souviens que, affolés, nous avons sauté dans le bas-côté pour nous y recroqueviller, abandonnant le véhicule au milieu de la route. Je me souviens d'avoir tété comme un hystérique, les âcres cigarettes françaises me brûlant la gorge, le sentiment que tant que la cigarette se consume la vie continue. Un souvenir en entraîne un autre, je me souviens des longues heures de garde après le cessez-le-feu, six heures de quart, la nuit noire, sans une voix humaine mais pleine de grincements et de crissements, des silhouettes dissimulées derrière les arbustes bruisants, je me souviens que je n'avais pas de montre (**ou en avais-je une qui s'était cassée – mon père avait l'habitude de revenir de voyage encombré de montres dont le rôle principal semblait de prouver la corruptibilité de la matière**) et que le temps qui me restait jusqu'au moment de réveiller ma relève je

l'ai mesuré au temps de consommation de mes cigarettes, allumant l'une, la plantant dans le sable et attendant qu'elle se consume jus-

qu'à bout. Les cigarettes *Time* qu'on nous avait envoyées (**deux semaines après le début de la guerre, ils ont commencé à nous bombarder – je ne sais qui, peut-être la Wizo ou les femmes de Hadassah ou le diable sait quelle organisation qui se réveille toujours en temps de guerre – de petits colis contenant chacun deux paquets de Time, les fumeurs parmi nous n'avaient plus de raison de chiper leurs cigarettes dans les boutiques locales mais nous avions pris goût à la qualité américaine, mais**

toutes, même nos Noblesse adorées envoyées par nos copines, je les ai sacrifiées au Moloch Chronos) brûlaient pendant 16 minutes environ, les *Europa*, un peu moins, les *Noblesse* étaient trop compactes pour se consumer d'elles-mêmes, et s'il n'y avait pas un souffle d'air pour les ranimer, il fallait les rallumer, toujours en cachette, et tout ce processus de mesure du temps était ruiné et il fallait murmurer à une autre sentinelle, éloignée de quelques dizaines de mètres pour lui demander l'heure. « Ras le bol ! Je te le diras quand ce sera le moment. », répondait-il. (**Quel est le titre du film dans lequel l'un des héros rejoint sa maîtresse, puis ils fument un cigare dont ils mettent le bout embrasé dans leur bouche et leurs joues rougeoient de l'intérieur ?**)

3. Au début de mon récit, j'ai écrit terroristes, et j'ai changé. Lorsque je les ai rencontrés pour la première fois, j'étais un soldat israélien et eux étaient des terroristes. Cette répartition des rôles n'était pas de mon fait, et ce n'est pas moi qui ai fixé les ressorts de l'intrigue. Alors je ne savais pas que, lorsqu'on accepte d'endosser la défroque d'un certain personnage sur la scène, il nous est du même coup imposé d'accepter celles des autres. Des noms, des noms affectueux ou péjoratifs, des noms seconds et tiers, une généalogie, un état social, religieux, national, des affinités et un métier, une couleur de cheveux, d'yeux et de peau, une préférence sexuelle, un niveau intellectuel et des dons particuliers, un patrimoine génétique et de classe, des rapports humains et des rencontres du premier et du troisième types. Les motivations des personnages, le moment de leur apparition et même celui de leur mort sont fixés d'avance, ont été programmés et organisés au moment de l'écriture de la pièce. Comme mon rôle et le leur.

4. Amandes, noix, dattes, raisins secs, vin rouge doux, miel, sucre, cannelle, et sa fierté s'écoulant en gouttelettes de sueur de sa main touillant la cuillère de bois dans la marmite au fond de cuivre léchée par des flammes bleues, « Pourvu que le gaz ne s'arrête pas soudain ».

5. Invulnérable, dis-je, mais je me trompe et j'induis en erreur, il y a quelques jours, j'ai ressenti un étrange tropisme dans mon corps, un tremblement dont je m'obstine à penser qu'il est dû au retour du monde à son cours, à son cours précédent, celui d'il y a vingt ans.

6. Le médecin lit ces mots et me dit: «Es-tu sûr qu'ils ne t'habitent pas depuis plus longtemps? Disons depuis quarante ans, voire plus...» «Qui m'habite? C'est qui ce ils?» Tu sais bien, les pleurs. Les pleurs que tu décris, ça peut être tes pleurs, l'enfant, c'est toi.»

7. Symptômes principaux du traumatisme guerrier (selon le dictionnaire Even Chochan): atteinte grave des actions vitales du corps, pâleur, sueurs froides, pouls rapide et faible, tension basse, nausée et vomissements et, parfois, perte de conscience. **(Perte d'une conscience et passage à une autre conscience, à mon sens)**. Le traumatisme peut se produire à la suite d'une grave blessure, d'une hémorragie abondante, d'une douleur aiguë, d'une panique soudaine, etc.

8. Cette «maladie» s'est accompagnée d'un puissant désir de mourir, qui ne m'a plus quitté depuis. Je me suis exposé au danger autant que possible, j'ai cessé de m'alimenter pendant de longues semaines. **(Tout avait une odeur de sang et de viande brûlée. Plus encore il semblait que chaque sang avait son odeur spécifique. Imaginez, à tout instant, sur la surface de la terre, il y a cinq milliards d'odeurs différentes de sang, un immense éventail d'odeurs qui devrait rendre fou tout «nez» expert en parfums. Et cependant, difficile de ne pas identifier le**

suis devenu autre, ni pire ni meilleur, pas plus cruel qu'auparavant ni plus faible, autre. La masse dans laquelle j'avançais m'était indistincte, pour mon corps comme pour mon esprit, mais pas non plus étrangère. Je m'y suis introduit, ou immiscé, ou encore j'y ai surgi comme un bébé aspirant sa première bouffée d'air sans y être prêt, mais il respire, sans savoir ce qu'il respire ni comment. Le temps s'écoulant entre l'apprentissage et l'action se réduit à rien, une particule de seconde pendant laquelle tout se retourne sens dessus dessous. En un clin d'œil je n'étais plus le même, mais je n'ai pas rejeté le nouveau comme un membre greffé, le système s'est effondré pour laisser la place à un système non moins complexe mais différent, auquel il fallait s'exercer, auquel je devais seulement m'habituer, mais il était là, entier, parfait et invulnérable (5). «La maladie» je connais son origine. Les pleurs de l'enfant (6). Cela fait presque vingt ans que les pleurs de l'enfant, dont je ne connais pas le nom, dont j'ai oublié le visage, dont la silhouette qui, jadis, me rappelait beaucoup mon frère, m'est devenue étrangère lorsque celui-ci s'est transformé en homme. Mais ses pleurs, je les entends depuis presque vingt ans. «Je les entends», dis-je au présent bien que ce soit inexact. Sa voix aussi s'est éteinte, ses pleurs silencieux ces derniers jours. Pourquoi? Je ne sais pas.

Tu le sais!

Je le sais!

D'autres pleurs d'un autre enfant l'ont remplacé. Quoi qu'il en soit, les pleurs de cet enfant-là se sont tus, il y a quelques jours.

Le médecin affirme qu'il y a une amélioration surprenante – «Il convient de songer à diminuer les doses, peut-être un voyage, un peu de soleil...» – lorsque je lui raconte que, ce matin, je me suis réveillé avec une érection. Cela fait presque vingt ans que je suis malade, une maladie psychosomatique, affirment les médecins, une maladie d'origine psychique – «un problème» disent-ils, et non une maladie. «Vous n'êtes pas malade, du moins, vous n'êtes pas atteint d'une maladie répertoriée, que nous connaissons, que nous savons soigner, ce n'est même pas un traumatisme guerrier.» (7)

La maladie, je m'obstine à l'appeler maladie, ce sont les pleurs de l'enfant. Elle a pris ses quartiers dans mes oreilles et, depuis, babille; des mots, des mots, encore des mots, dépourvus de sens, un murmure incessant de syllabes ininterrompues, une chaîne de syllabes gutturales profondes, grondantes, s'enchaînant les unes aux autres, se ruant d'une paroi à l'autre de mon cerveau, cognant avec fracas des cuves de fer géantes, les heurtant en des basses accablantes.

Lorsque la maladie s'est déclenchée (8), j'ai cessé d'entendre les sifflements des balles; j'ai cessé d'entendre les coups de gueule des officiers, j'ai cessé de lire les supplications sur les lèvres des femmes

sang lorsqu'il frappe les narines, lourde odeur, visqueuse, sans douceur ou âcreté particulières; mais il s'insinue, bouillonne;

se tord et lutte. Il faudrait interroger les vautours ou les corbeaux et hyènes et autres dévoreurs de carcasses pour connaître l'odeur du sang). Malgré ma maigre, j'ai perdu encore plus de kilos, au point d'en devenir squelettique. Tout mon épiderme brillait de blancheur, y compris mon visage malgré mon bronzage et mon teint naturellement basané. Mon corps mobilisé dans la lutte contre le manque de nourriture s'est épuré de toutes ses blessures *(je parle de ces blessures minuscules et rougeâtres qui apparaissent, le diable seul le sait, sur le cul et parfois sur la poitrine, sur les jambes et les bras)* et même les boutons d'acné et verrues ont disparu comme si le corps n'avait plus assez de matière pour les nourrir. Je m'obstine à penser, bien que le médecin ne soit pas d'accord avec moi sur ce point, que ma volonté de me suicider et cette anorexie *(qui n'est pas liée, comme chez certaines adolescentes pubères et certaines jeunes femmes, à l'obsession de maigrir, mais peut-être à leur obsession de disparaître, de se tuer à petit feu, de s'amputer gramme par gramme)* constituent une maladie qui, bien que née des pleurs de l'enfant, provient d'une autre source **(je propose au médecin**

plusieurs explications, comme mon allergie au lait maternel dont j'ai souffert, nourrisson, ou ma tendance à l'homosexualité, mais lui s'obstine: «Tu inventes, tu n'étais pas allergique au lait de ta mère, je l'ai interrogée, elle ne t'a même pas allaité, et ton

homosexualité est pure invention. Tu jouis de t'inventer des rôles, tu es un comédien rentré, c'est peut-être ça, ta maladie.»

Pourtant quand je lui explique les pleurs de l'enfant, quand j'imité le cri de l'enfant lorsque la balle l'a atteint, quand je compte sur mes doigts les secondes écoulées jusqu'à son premier gémissement, quand je répète à ses oreilles ses hurlements qui l'ont suivi, l'éclatement des bulles d'air accompagnant le filet de sang qui s'échappait de sa bouche, quand je lui dis que j'étais sûr d'avoir pleuré de la même façon à l'heure de ma naissance et que, pour preuve, je lui fais entendre des enregistrements de pleurs de bébés que j'avais enregistrés en secret dans des maternités, il lâche enfin : « Tu es fou »).

9. La mort aussi peut déserter, son absence est une surprise. Une surprise désagréable. Elle n'offre pas de soulagement

lorsque la balle passe en ratant sa cible, mais de la déception. D'abord, la surprise, ensuite, la surprise et, aussitôt après, une sorte de perte d'équilibre... Une seconde fatale pendant laquelle on a le sentiment que tout se gâte... Tout ce qui devait arriver, selon les critères les plus logiques, n'a pas lieu. Une déception qui

et des vieillards. Les balles se montraient surprises (9). Elles me griffaient comme pour m'avertir au plus profond, brûlaient ma peau de leurs langues de feu, s'enroulant autour de mes jambes, de mes mains, de ma tête et s'incrustant avec colère dans le cœur de ceux qui m'entouraient. Mes camarades s'éloignaient de moi aussi loin que possible, me jetant des regards en attendant leur tour.

L'enfant a essayé de tirer un missile RPG. Je l'appelle l'enfant car cet enfant n'a pas de nom, je ne connaissais pas son nom avant que le coup ne parte (10) ni même après, avait-il un nom ? Ses parents lui avaient-ils donné un nom ou s'en sont-ils désintéressés sachant que viendrait le jour, proche, où il mourrait, ou alors avait-il un nom court, un nom d'une syllabe presque inaudible, un nom qui économise les dépenses d'un tailleur de pierre tombales, exigeant son dû lettre à lettre. Ou peut-être lui ont-ils donné un nom qu'ils ont oublié, lui comme eux. Ont-ils eu besoin d'un acte de naissance pour se souvenir de son nom, ils l'ont appelé môme (11); fils (12), toi (13) ou lui (14), de toute façon je n'ai jamais entendu son nom ni avant la rafale ni après. Son nom n'a pas été crié comme pour l'avertir des dangers d'une route et n'a pas été proféré comme l'on pleure un enfant écrasé. Un enfant mort n'a pas de nom. C'est un enfant mort. Tant qu'il vit dans l'histoire, je l'appellerai l'enfant, même après sa mort tandis que ses pleurs vrilleront mon crâne, je l'appellerai l'enfant. Lorsque les pleurs d'un autre enfant prendront la place de ses pleurs, je l'appellerai l'enfant mort. Et lorsqu'il reviendra et s'incarnera en un corps pour me tourmenter pendant mes nuits d'insomnie, je lui trouverai un nom. J'en ferai de même avec tous les enfants morts. Comme dans le théâtre de Hanoch Levin. ■

excite chez l'un la nonchalance et, chez l'autre la peur.

10. Je choisis, pour l'instant, ce mot afin qu'ensuite – peut-être – je puisse y revenir et l'élargir, regretter mon choix et choisir un autre mot (paraphrase d'une note de l'Auteur (Genet) à propos de l'usage de « martyr » – *Un captif amoureux*, page 153 « ... j'accepte ici ou là un mot du vocabulaire. C'est tout. Je reviendrai sur ces choix. »).

11. « Hé, le môme » (*Crie un homme en passant devant un balcon*), « prends ce RPG et poste-toi au bout de la rue, ne les laisse surtout pas passer... »

12. « Où vas-tu, mon fils ? » (*Ainsi parle sa mère, et en voyant sa charge sur son épaule, elle en tremble et lui lance, d'un ton sévère*) « Attends un peu... Rentre d'abord ta chemise dans ton pantalon... »

13. « Viens ici, toi ! » (*À nouveau, gueule l'homme, et il se dégage*

de l'étreinte de sa mère), « tu n'entends pas ce qu'on te dit ? »

14. (*Après quelques instants, un deuxième homme au premier... Tous deux crient, à l'abri*)... « Vite, vite, j'en ai besoin d'un autre, celui que tu m'as envoyé est tombé... »

Traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche